



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 4 (1996)
Le temps des jeunes filles

Michela DE GIORGIO

Grandir entre deux siècles : mythes et réalité de la jeunesse féminine italienne de la fin du XIXe siècle à l'entre-deux-guerres

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Michela DE GIORGIO, « Grandir entre deux siècles : mythes et réalité de la jeunesse féminine italienne de la fin du XIXe siècle à l'entre-deux-guerres », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index435.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index435.html>

Document généré automatiquement le 04 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Michela DE GIORGIO

Grandir entre deux siècles : mythes et réalité de la jeunesse féminine italienne de la fin du XIXe siècle à l'entre-deux-guerres

Le don de la jeunesse

Le 4 décembre 1899, dix demoiselles¹ des meilleures familles de la ville de l'Aquila dans les Abruzzes furent reçues par le pape Léon XIII. Toutes « voilées de noir », elles se prosternèrent aux pieds du vénérable pontife. L'accueil du Saint Vieillard fut « vraiment paternel », rapporte la presse catholique du temps. Le pontife recevait un présent inhabituel que jamais personne ne lui avait offert auparavant. Avant d'oser le lui remettre, les « dévotes jouvencelles » avaient soumis une requête à un père jésuite de leur ville : « Chacune d'entre elles pouvait-elle offrir à Dieu une année de sa vie en le priant d'accorder au Saint Père dix autres années de santé prospère, de sorte que, pour le bien de l'Église, il puisse atteindre l'âge d'un siècle ? » Le pontife exprima toute sa reconnaissance qu'elles aient « prié Dieu d'abrégier d'une année leur vie afin de prolonger la sienne de dix ans ». En sortant de l'audience papale les demoiselles étaient « transportées d'allégresse » et elles disaient avoir eu « l'impression d'avoir été pendant une demi-heure au Paradis »². L'échange entre la jeunesse et la vieillesse ne correspondit pas exactement au nombre d'années invoquées. Léon XIII atteignit les fameuses « années de Pierre » (les vingt-cinq ans de pontificat traditionnellement considérés comme de bon augure pour l'Église³) mais pas le siècle : ce baume de jeunesse offerte prolongea sa vie de trois années seulement.

L'épisode rapporté par la presse catholique peut être mis au nombre des indices d'un changement des modèles culturels et des comportements sociaux de la jeunesse féminine italienne, datable des dernières décennies du XIXe siècle. À peine cinquante ans plus tôt, la généreuse inspiration des donatrices n'aurait pu se concrétiser de façon aussi accomplie. La jeunesse n'était pas encore une valeur sociale théorisée, discutée, représentée. Le glossaire adapté à sa définition n'était pas aussi riche que le vocabulaire utilisé à la fin du siècle, comme en témoigne d'ailleurs le compte rendu de l'offre d'un moment de vie à l'auguste pontife, qui parle alternativement de *donzelle* (jouvencelles), *fanciulle* (jeunes femmes), *giovannette* (jeunes filles), *signorine* (demoiselles). L'éventail des appellations qui définissent l'appartenance au bel âge des synonymes, ou presque, qui se réfèrent à des classes d'âge et à des catégories sociales identiques ou proches est aussi le témoin d'une transformation culturelle⁴.

Mesure de la jeunesse

Dans les années qui suivent immédiatement l'Unité, l'Italie est un pays à « structure jeune ». En 1881, les femmes appartenant à la tranche d'âge des 5-24 ans représentent 43% de l'ensemble de la population féminine ; en 1911, elles sont 47%. Les données démographiques montrent l'inégalité de la valeur économique et sociale des deux sexes : du berceau à l'adolescence, tout au long du XIXe siècle, les garçons sont en effet favorisés. Ce rapport inégal des sexes face à la mortalité se rééquilibre seulement durant l'entre-deux-guerres⁵.

Sans compter la quantité et la qualité moindres des soins réservés aux fillettes, une nouvelle preuve de discrimination transparaît des données sur la légitimation des enfants : durant la

décennie 1896-1907, par exemple, il y a 100 fillettes reconnues pour 114 garçons. C'est également sur une injustice aussi manifeste et extrême qu'agit le mécanisme social qui, entre le XIXe et le XXe siècle, redéfinit les couches d'âge et leur statut, établit des hiérarchies et normalise les compétences et les pouvoirs.

L'adolescence est une invention sociale du XIXe siècle. Le changement culturel qui formalise cette « époque » comme étant une phase de la vie définie et distincte, émerge en Italie plus tardivement qu'en Angleterre. Le « type idéal » de l'adolescent (des deux sexes) et les transformations qui en découlent dans les comportements de cette tranche d'âge, apparaissent à partir de la deuxième moitié du siècle lorsque les programmes d'alphabétisation et de scolarisation de l'Italie unie contribuent à définir de nouveaux concepts de catégories d'âge. À ceux-ci correspondent les premiers éléments d'une culture spécifique qui, à travers les romans et les revues s'adressant aux tranches d'âge jeunes, modèle une nouvelle psychonomie psychophysique des jeunes filles italiennes. En même temps, elle redéfinit des nouvelles étapes temporelles qui forment des statuts selon l'âge avec leurs dénominations respectives. Il est évident qu'il n'existe pas un univers compact d'adolescents et de jeunes filles. La classe sociale, l'appartenance à des cultures urbaines ou rurales, déterminent des modèles d'interprétation de l'adolescence, des formes de réceptivité et des degrés de mobilité dans des modèles d'interaction nettement différenciés entre adultes et jeunes. Les différences individuelles ne sont pas moins fortes notamment en ce qui concerne les degrés de prise de conscience dans la formation d'une identité jeune, ou les capacités d'identification avec sa propre génération.

À la fin du XIXe siècle, les appellations *donzella* (jouvencelle) et *fanciulla* (jeune fille) sont détrônées par *signorina* (demoiselle) et *giovannetta* (jeune fille), formulations plus modernes qui marquent le passage à un nouveau siècle (le « secolo dei fanciulli » le siècle des jeunes gens -, comme l'a défini Ellen Key). Textes scolaires et manuels de bonnes manières sont le reflet à la fois des répartitions en différentes tranches d'âge et de leurs appellations : on est *bambine* (fillettes) jusqu'à douze ans, de treize à seize ans on est *giovannette* (jeunes filles) et *signorine* (demoiselles) de seize ans et plus, jusqu'au mariage⁶. C'est à neuf-douze ans, âge de passage de fillette à adolescente, que sont fixées les limites, minimale et maximale, d'entrée dans les couvents accueillant les filles des élites italiennes. L'institut de la « SS Annuziata » de Florence, le plus prestigieux d'Italie, rejette les demandes d'admission des filles de 13, 14 ou 15 ans, parce qu'il les considère trop âgées pour une intervention pédagogique dans leur formation. À partir de douze ans, les pensionnaires peuvent se faire pousser les cheveux et passer du groupe des « moyennes » au groupe des « grandes »⁷.

La césure temporelle qui délimite ces catégories de jeunes personnes est rigide en ce qui concerne le passage de l'une à l'autre, mais le temps passé dans chacune d'elles peut être variable : la durée pendant laquelle on se considère *giovannette* est presque de cinq ans, alors que celle où l'on est *signorine* peut se prolonger indéfiniment. Le droit d'intégrer la classe d'âge qui va de treize à quinze-seize ans relève d'une conquête physiologique. L'apparition des premières règles en est l'événement fondateur, comme le montrent les enquêtes de la physiologie et de l'anthropométrie sociale italienne qui voient le jour justement dans les années 1870. C'est à quatorze ans que l'on situe l'âge moyen de la première menstruation, avec des pointes de précocité et de retard liées aux conditions sociales, au type physique et au milieu de vie⁸.

À Milan, au milieu des années soixante-dix, le terme de *popola* désigne une jeune célibataire de bonne famille. Les classes sociales les plus basses s'approprient le titre indûment : « Mes respects, *popola* » dit, par exemple, une pauvre blanchisseuse milanaise à sa fille qui lui répond avec détachement, en la saluant par son prénom. Étant donné que la fille s'habille modestement, mais à la mode, l'appellation de déférence facilite la confusion sur la provenance sociale (la mère de l'usurpatrice peut être une servante obséquieuse) : « ainsi on peut trouver un *scior* (monsieur) pour mari »⁹. Dans les années 1880 les appellations de déférence dialectales sont supplantées par la diffusion nationale du terme de *signorina*. Des batailles réformatrices

ont lieu sur les limites d'âge effectives à associer au titre. L'usage italien prévoit d'appeler ainsi les célibataires durant toute leur vie, bien que le diminutif « -ina » insiste originalement sur la jeunesse de la personne. Dans l'un des plus célèbres manuels de savoir-vivre de la fin du XIXe siècle, l'écrivain Marchesa Colombi propose de ne pas imiter l'usage français dans l'attribution ridicule du titre de « demoiselle » durant toute la vieillesse¹⁰. Dans les années 1910, de petites batailles féministes tentent d'éliminer l'usage, présent sur tout le territoire, des appellations différenciées de *signora* (madame) et de *signorina* (mademoiselle). Beaucoup, à l'instar du sociologue Roberto Michels, jugent illégitime « l'ingérence étatique, c'est-à-dire masculine » qui détermine si une femme est « encore sexuellement intacte », et si « elle a déjà monté ou non les marches de la Mairie »¹¹.

À partir du début du siècle *signorina*, le titre le plus prestigieux de la jeunesse, franchit plus rapidement la barrière des classes que les appellations distinctives qui l'ont précédé. En 1900, Ida Baccini, écrivain culte des jeunes Italiennes, à la fois irritée et nostalgique, proteste : « avant il y avait les “*fanciulle*” (jeunes femmes), les “*ragazze*” (filles), les “*ragazzine*” (petites filles), maintenant il n'y a plus que les “*signorine*”. La fille de mon marchand de légumes est une *signorina* tout comme la fille du Marquis de Rudinì »¹². *Signorina* n'est pas simplement une appellation qui induit une distinction sociale : autant qu'une nouvelle expression, elle véhicule l'identification d'un caractère moral de la jeunesse, son nouvel esprit protestataire, son courage dans l'opposition au monde des adultes. Tout comme la *signorina* Alba Mazzi, héroïne de la nouvelle d'Edmondo De Amicis, championne du socialisme humanitaire, fille du nouveau siècle, est victorieuse dans la lutte qui l'oppose à son père : il est « le XIXe siècle ; elle est le XXe, armés l'un contre l'autre ». Ce n'est pas un hasard si la *signorina* s'appelle Alba (Aube) : un prénom prophétique qui annonce les combats et les victoires d'« une nouvelle génération de *signorine* »¹³.

Les anciennes et les nouvelles « demoiselles »

L'iconographie positive de la jeunesse féminine allègue donc de nouveaux droits et veut jouir de libertés inédites. En plus de ces représentations, on en trouve d'autres qui n'ont pas les traits fermes d'un nouveau chef-d'œuvre social. « Nous avons décidé d'appeler « *signorina* » un être amorphe, une période de transition, un chaos psychologique » écrit-on ainsi dans *Cordelia*¹⁴. *Cordelia*, le plus connu des périodiques italiens pour la jeunesse, celui qui s'est maintenu le plus longtemps aussi, qui se pare, en couverture, du nom de « Revue pour les demoiselles », tente d'éclaircir la définition du nouveau « type » féminin sous lequel est rassemblée la grande masse des jeunes femmes célibataires qui n'ont d'autre destin que le mariage. Ce n'est pas exclusivement à cause de son identification sociale imprécise que la *signorina* peut apparaître comme un « être amorphe », ce sont également les recherches scientifiques de la fin du XIXe qui parlent de la présence, dans l'âme de l'adolescente, à la fois d'activisme et de passivité, de ses brusques changements d'humeur et de sa tendance à la mélancolie. En 1900, Antonio Marro écrivait dans *La Puberté* : « la jeune fille se fait plus réservée et pudibonde. Ses manières deviennent plus gracieuses, il surgit en son âme des troubles improvisés, des changements d'humeur, des propensions à la mélancolie et à la solitude »¹⁵. Cet essai-enquête reste, jusqu'aux années vingt, un texte-clef pour accéder aux secrets de l'adolescence « normale et pathologique » des deux sexes. Les enquêtes de la fin du siècle amplifient l'appréhension de l'adolescente, bouleversée par « le premier saignement », parcourue de troubles inconnus langueurs, soupirs, larmes involontaires -, symptômes clairs, avec le désir de séduire, de la fin physiologique de l'enfance. Après l'étude systématique de Marro, la précocité érotique cesse d'être l'apanage de vies marginales et du grand nombre des jeunes filles qui ont « perdu leur honneur » ou dont « l'honneur est menacé ». Ces dernières sont, depuis toujours, la cible des interventions rédemptrices des catholiques¹⁶, mais ce sont sur elles aussi que, dès les premières années du XXe siècle, se concentrent les nouvelles pratiques rédemptrices du féminisme laïque italien¹⁷.

Physiologistes et spécialistes des problèmes sociaux et sexuels sont les premiers artisans de la nouvelle physiologie psychophysique de l'adolescente. Toutefois les chlorotiques qui se distinguaient « par la pâleur de leur teint, qui rappelle la couleur de la cire vierge, par les palpitations cardiaques, la lenteur de leurs mouvements, l'inappétence, les goûts étranges des substances acides », ne sortent pas de la scène avec le siècle nouveau. Attribuée aux « conditions antihygiéniques des habitudes féminines », la chlorose peut facilement être vaincue par l'absorption de doses supplémentaires de fer¹⁸. Mais la bataille menée contre les habitudes malsaines des jeunes filles, sourdes aux réprimandes des physiologistes qui prêchent une activité physique systématique et des transformations radicales du comportement hygiénique et vestimentaire, est plus ardue¹⁹. La presse laïque soutient cette mise à jour des apparences qui « donnent corps » à la nouvelle représentation de la jeunesse féminine. Alors que s'efface peu à peu la limite des valeurs liées au corps et à l'esprit, se détache nettement le physique des jeunes filles fin de siècle remodelé par des habitudes hygiéniques révolutionnaires, pratiques interprétées comme autant de signes des nouvelles vertus féminines.

La presse est un reflet lucide du renouveau, voire du « rachat » des jeunes générations (de ces années-là date le succès italien de la « Donna Nuova » la « nouvelle femme » modèle adulte « de passage » entre les deux siècles). En s'adressant au large éventail des classes bourgeoises, en partageant l'inspiration à construire un « moi commun » pour l'adolescence et la jeunesse en une sorte de « cercle national », les périodiques « pour demoiselles » et « pour jeunes filles » rassemblent les lectrices appartenant à des classes d'âge plus ou moins souples, qui se reconnaissent davantage dans leur condition commune de célibataire qu'en fonction de l'âge inscrit sur leur acte de naissance. La tranche d'âge des abonnées à *Cordelia* qui, à l'origine, aurait dû comprendre les lectrices de treize à dix-sept ans, s'étend, au XXe siècle (en 1913, les abonnées sont environ dix mille) jusqu'à englober des lectrices de trente ans.

À la fin du XIXe siècle, dans les Écoles normales (où l'on obtient le diplôme d'institutrice) les jeunes Italiennes sont étonnement plus nombreuses par rapport à leurs compagnons du même âge : presque vingt mille filles pour 1 330 garçons. Dans les lycées, en revanche, elles sont rares : en 1888, sur un total de 8 362 élèves, il y a quarante-quatre filles. Plus de vingt ans plus tard, le nombre de filles, enfants de la première génération de lycéennes, a augmenté : pour l'année scolaire 1910-1911, dans les lycées du Royaume (publics ou équivalents) les lycéennes sont 791 (contre 13551 lycéens). Il s'agit d'une petite minorité, de l'avant-garde de l'instruction supérieure. Derrière cette petite minorité, « à l'abri » de la mixité obligatoire des lycées italiens, se trouve la grande majorité de celles qui sont contraintes à la vie ménagère, c'est-à-dire les filles de l'aristocratie de province et de la bourgeoisie. Pour celles-ci, au tournant du siècle, la scolarisation s'arrête souvent à dix-onze ans avec la fin de l'école primaire, où à quinze-seize ans au mieux à dix-huit si elles sont élevées dans des collèges ou des couvents.

Les temps changent

Depuis les années 1880, la critique de l'inutile et artificielle vie au foyer des jeunes filles devient explicite. Dans les manuels de civilité et dans la littérature pour les jeunes filles on commence à lire des diffusions de l'« ordre de la journée » au foyer. L'écrivain Neera (née en 1846 dans une petite ville du nord, fille d'un architecte et orpheline de mère à treize ans) laisse une trace, juste après la première guerre, des rythmes de vie immobiles des jeunes (*giovinette*) du XIXe siècle : « levée à huit heures, après avoir rangé la chambre et la salle de réception (où jamais personne n'entrait) je prenais place, vers dix heures, à ma petite table de travail, dont je ne bougeais plus jusqu'à quatre heures, avec une tante d'un côté et une tante de l'autre. À quatre heures je mettais la table, à quatre heures et demi nous déjeunions ; le soir, de nouveau le travail, généralement des chaussettes, une tante d'un côté, une tante de l'autre, jusqu'au moment d'aller au lit »²⁰. Ces rythmes de vie, immobiles, sont pourtant secoués par un vent de polémique : de 1885 date le débat sur le soi-disant « esclavage des jeunes femmes », qui examine et rediscute les règles familiales et sociales sur le contrôle des sorties

des jeunes²¹. Cependant pour construire le caractère moral des jeunes filles, les manuels de bonnes manières de la fin du XIXe siècle se fondent uniquement sur les espaces protégés de la maison et les temps de travail domestique. La maxime *serva ordinem, et ordo servabit te* (conserve l'ordre et l'ordre te conservera), appliquée aux activités ménagères, scande l'ordre de la journée dans les manuels qui s'adressent aux lectrices catholiques comme dans les manuels de savoir-vivre les plus laïcs.

Au XIXe siècle, et durant une bonne partie du XXe (il n'est pas facile de déterminer une limite *ad quem*) le mariage reste le point fixe et lumineux dans l'horizon des espérances des jeunes Italiennes. La domination exercée par cette façon d'atteindre la complétude féminine ne permet pas de s'échapper vers des modèles alternatifs. Mais bien que les trajectoires existentielles restent fondamentalement à sens unique, l'incomplétude juvénile, comme caractéristique des jeunes filles qui ne trouvent pas une position précise dans le monde, accompagne les signaux d'une ouverture des mœurs en matière d'éducation à la fin du siècle. Le sentiment s'affirme que l'espace temporel entrouvert par la fin précoce des études ne doit pas être uniquement rempli par des activités domestiques. Les arts d'agrément, une façon traditionnelle de passer le temps en attendant le mariage, connaissent une saison heureuse, même si la presse pour la jeunesse propose de les accompagner d'activités de bienfaisance ou de thérapies plus spirituelles et individuelles, comme la relation écrite et quotidienne des états d'âme changeants de l'adolescence.

Dans les périodiques pour la jeunesse, la mode des *Palestre delle lettrici* (courrier des lectrices) qui rend plus souple la séparation entre le journal intime privé et l'écriture publique, ouvre la porte aux désirs de promotion littéraire de nombreuses abonnées. L'écrivain Neera reste critique sur les effets de cette imitation sociale : « elles écrivent parce qu'elles voient écrire ». Hostile à l'émancipation, elle considère les vellétés d'écriture et les souhaits de diplôme comme des symptômes d'une unique manie de « modernité » qui, en soustrayant les filles aux espaces domestiques protégés et surveillés ainsi qu'aux temps ménagers « féminins », modifie profondément leur identité sexuelle. La plainte contre les temps scolaires insatiables, qui dévorent « l'âge frais des illusions » en contraignant « les pauvres jeunes femmes » à « courir, s'essouffler, profaner leur féminité en une compétition qui serait grotesque si elle n'était pas profondément douloureuse »²², est un thème de la culture pédagogique de la fin du siècle qui n'appartient pas seulement à l'anti-féminisme²³.

Pour d'autres écrivains, comme Sofia Bisi Albini, qui s'intéresse à un public jeune peu nostalgique de la féminité du XIXe siècle, l'appellation *signorine*, à l'aube du XXe siècle, désigne une saison de la vie comprise dans un espace temporel moins rigide qu'autrefois, plus riche de propositions concrètes, parmi lesquelles l'enseignement supérieur : « la vie est si intéressante que la fille ne se rend souvent pas compte que le jour de ses trente ans est passé ». Entrées dans la vie sociale, les *signorine* mesurent avec des critères plus souples que ceux qui sont imposés par les prescriptions et par les limites concernant l'âge idéal au mariage : « le mot “*signorina*”, entré désormais dans l'usage commun, conserve l'illusion de la jeunesse beaucoup plus longtemps que ce qu'il était autrefois »²⁴.

De 1861 à 1920 l'âge moyen du mariage des Italiennes oscille, plus ou moins, entre vingt-cinq et vingt-six ans²⁵. Passé cet âge, l'espoir de se marier s'affaiblit. Le roman obéit à cette limite. « À vingt-neuf ans, une jeune femme frôle la limite extrême de la jeunesse : encore un pas et elle tombe irrémédiablement dans le précipice où tous les attraits et toutes les fraîcheurs se délitent pour toujours », déclare l'héroïne des *Confessioni di una figlia del secolo* (*Confessions d'une enfant du siècle*, 1901) roman-vérité de Donna Paola, journaliste célèbre du début du XXe siècle. L'aspect somatique est un topos de la représentation des femmes célibataires du XIXe siècle : point douloureux duquel part l'accusation faite aux conventions sociales qui emprisonnent les femmes encore jeunes dans des apparences prématurément séniles. « Vingt-cinq ans, c'est peu pour accepter en tout point le sérieux. Laissez sonner trente ans et ce sera à peine suffisant si la demoiselle est belle et gracieuse de sa personne » : les manuels

de bonnes manières de la fin du XIXe déconseillent de se définir par anticipation comme de mélancoliques célibataires mais, dans le même temps, ils prescrivent un mariage semi-clandestin aux épouses ayant la trentaine²⁶.

Entre la fin du XIXe siècle et la Grande Guerre, il semble acquis que la plupart des jeunes filles aient gagné cinq années supplémentaires dans la programmation espérée de leur mariage. Mais dans le courrier des lectrices des périodiques féminins, les frémissements du syndrome de la peur du célibat continuent à se manifester à un âge précoce. En 1919, la réponse apaisante aux inquiétudes d'une lectrice de *Cordelia* vaut pour de nombreuses anxieuses : « Je trouve que si tu as seulement vingt ans, tu peux attendre en paix au moins cinq ans. Combien sont celles qui se sont perdues en faisant un mariage malheureux par crainte de rester vieilles filles ! »²⁷.

Nous sommes après la Première Guerre, au moment où dans les styles de vie des jeunes Italiennes apparaît la qualité temporelle du changement. Décomplexées, pendant la guerre, par l'absence des hommes, avec des promesses de mariage envolées ou reportées à cause des événements, baignant plus ou moins dans l'atmosphère d'émancipation de l'après-guerre, les filles qui possèdent une « âme moderne » peuvent déclamer leur irritation pour les modèles traditionnels de vie (c'est-à-dire domestiques et conjugaux). Les sources littéraires, tout comme la presse féminine, enregistrent le goût de la jeunesse pour une vie intense, dont on jouit à chaque instant et le refus du temps réglé sur l'existence domestique. « Je suis terrorisée par l'idée que la vie mesquine, bourgeoise, la routine de tous les jours ne m'englue, ne m'ensevelisse comme dans du coton, ne me suffoque », déclare une des nombreuses rebelles aux règles de l'existence féminine, aux temps domestiques et de reproduction²⁸. La *ragazza 900* (fille du XXe siècle), ou la *maschiotta* (garçonnette), qui se reconnaît à sa jupe et à sa tignasse, au comportement sexuel libre, est l'équivalent italien de la *flapper*, l'espiègle américaine, de la *bachelor girl* anglaise, ou de la garçonnette parisienne²⁹. Mais le terme de *ragazza* (fille) qui a été favorisé par l'usage du *Voi* (deuxième personne du pluriel) imposé par le régime fasciste, deviendra d'usage commun seulement dans les années trente. Après la Première Guerre, les barrières différentielles de l'appellation *signorina* sont fermement respectées, mais elles prennent aussi un sens ironique et moqueur : la cible préférée de l'agressivité des résistants au changement sont justement les *signorine d'ufficio* (demoiselles de bureau) ou les *signorine dattilografe* (demoiselles dactylographes).

Le terme *Signorine* comprend donc le vaste groupe des femmes célibataires. Les étapes de l'organisation de la *Gioventù Femminile Cattolica Italiana* (Jeunesse Féminine Catholique Italienne née en 1918) confirment la longue durée de cette appellation qui, dans l'histoire de l'organisation, associe pureté et esprit de classe. Le premier projet (d'avant la guerre) d'organisation de la jeunesse féminine, qui aurait dû s'appeler *Unione delle giovanette* (Union des jeunes filles), avait été conçu pour les filles de moins dix-huit ans sous le patronage de l'*Unione donne cattoliche* (l'Union des femmes catholiques). Juste après la guerre, dans le projet de statut de la *Gioventù Femminile*, l'âge des adhérentes, qui n'est plus celui des enfants que la branche féminine adulte avait sous sa tutelle, est désormais fixé entre quinze et vingt-cinq ans. C'est à Benoît XV, qui veut lui confier les pleins pouvoirs pour transformer le premier groupe de jeunes du diocèse de Milan en un mouvement national, que la *signorina* Armida Barelli (qui sera la présidente de la *Gioventù Femminile* de 1918 à 1948) confie, un peu gênée, ses habitudes de fille de famille : « Je n'ai jamais voyagé seule, je n'ai jamais quitté ma maman ». La demoiselle Barelli a trente-six ans, elle appartient à une famille de la haute bourgeoisie milanaise, à l'éducation conventionnelle mais pas particulièrement sévère. Son témoignage est l'une des nombreuses preuves de la marge d'autonomie réduite laissée aux filles des classes aisées, en milieu urbain, bien que depuis les années 1880 on parle déjà de plus grande liberté de mouvement pour les femmes. Son changement de statut de fille surveillée à celui de présidente de la plus puissante organisation du laïcat féminin catholique est compliqué par son âge avancé. Les projets de statut constitutif de la *Gioventù Femminile* sont corrigés en fonction de l'acte de naissance de la future présidente : « Vingt-cinq ans, c'est trop peu. Je commence moi-même par être hors la loi. Au moins trente ans ! ». « Que signifie "au moins

trente ans” ? répond le pontife En voudriez-vous trente-cinq ? ». Et c'est à cet âge, plus très vert, que Benoît XV fixe la limite de la jeunesse catholique³⁰.

Demoiselles catholiques et jeunes fascistes dans l'entre-deux-guerres

La section *Signorine* de la *Gioventù Femminile* exista jusqu'au début des années cinquante. Durant l'entre-deux-guerres, elle fut l'objet de critiques ironiques et malveillantes de la part de la presse fasciste. L'organisation juvénile catholique était représentée comme le point d'arrivée de la jeunesse flétrie, le lieu d'accueil des solitudes mélancoliques et l'affirmation, quand ce n'est pas l'anticipation, du passage de l'état de “jeune fille” à celui de “vieille fille”. « *Troisième sexe !* L'expression peu chevaleresque a été rapportée à propos de la *Gioventù Femminile* ; ainsi quelqu'un a observé avec amusement que sous ce titre spécieux se rassemblent toutes les sorcières d'Italie », écrit en 1922 *Fiamma Viva*, le mensuel de la *Gioventù Femminile* qui se pare, comme de nombreux autres périodiques de l'époque, du qualificatif de « revue pour demoiselles »³¹. La *Gioventù Femminile* mène avec peu de succès au milieu des années vingt une bataille contre la « mode indécente », celle des jeunes filles qui avec audace, sortent décolletées et bras nus, qui se maquillent, qui sont séduites par le rouge à lèvres ou par les cheveux courts. Quelques critiques bienveillantes s'adressent aussi aux militantes négligées pour qu'elles comprennent les avantages qu'apporterait, en termes de prosélytisme, une apparence plus soignée.

En se fondant sur une vie retirée, ou sur la fréquentation exclusivement féminine des « cercles » de l'organisation, les systèmes de formation de la *Gioventù Cattolica* se gardaient de relâcher leur vigilance face aux dangers de la danse, de la « mode indécente » et des lectures dangereuses, qui trouvaient grâce à l'âge adulte. Il n'y pas d'automatisme lié à l'État civil dans les concessions. En 1926, une militante catholique peut s'intéresser aux romans de Grazia Deledda, non pas en fonction de son âge mais en fonction de ses penchants personnels pour la « faiblesse et la rêverie ». Des prescriptions aussi protectrices dévoilent un monde de « demoiselles » immobilisées dans le cocon de la jeunesse sans qu'elles puissent évoluer. À la différence des Françaises du même âge d'après ce qu'affirme avec satisfaction une enquête de 1926 publiée par *Fiamma Viva* les jeunes Italiennes, qui connaissent encore les vertus de l'abnégation, montrent qu'elles ne veulent pas se détacher de la discipline familiale³².

C'est à partir de la première décennie du XXe siècle que les démographes italiens commencent à observer le phénomène des foyers mononucléaires. En 1901, les Italiens qui vivent seuls célibataires des deux sexes, veufs et veuves s'élevèrent à 614 8168, soit 8% de la population. Il est impossible d'isoler de ce nombre le groupe des jeunes femmes célibataires qui, bien que regardées avec suspicion, s'éloignent du toit paternel pour travailler et pour lesquelles, au début du XXe siècle, naissent des structures d'accueil qui se substituent à la famille³³. Même les « cercles » de la *Gioventù Femminile* jouèrent pour de nombreuses militantes catholiques le rôle de famille de substitution. Du côté catholique, l'attention portée aux femmes célibataires ne fut pas seulement une question d'organisation. À une époque où le régime fasciste surtout après 1927 entamait une bataille démographique et exaltait la femme reproductrice, les intellectuelles de la *Gioventù Femminile* furent les seules à écouter les histoires des nombreuses *signorine* qui, après avoir passé leur jeunesse en famille, étaient mal préparées au passage de « l'aurore au coucher du soleil ». La *Gioventù Femminile* prêta une attention toute particulière aux jeunes femmes d'un certain âge, jamais sorties de la chrysalide juvénile, et à qui le miroir « renvoie un visage à trente ans, un visage à quarante ans, avec un flétrissement particulier, typique des fleurs en boutons fanés »³⁴. Ce fut à l'image de leur parfaite résignation et de leur dévouement (à leurs parents, leurs frères et soeurs plus jeunes, leurs neveux) que furent théorisées les valeurs de la « maternité spirituelle ». Ce fut sur l'exemple du sacrifice de leur penchant au mariage que la *Gioventù Femminile* défendit le célibat comme valeur : « Entre un mariage malheureux et un célibat malheureux, je préfère le célibat. Il vaut mieux pleurer avec deux yeux, qu'avec quatre, six ou huit. D'ailleurs, le célibat

peut, quand on le veut, devenir actif, digne et serein »³⁵, écrit Maria Sticco dans *Il dovere et il sogno* (*Le Devoir et le rêve*), livre de chevet de la militante catholique de l'entre-deux-guerres.

En même temps qu'elle assure auprès d'un célibat féminin négligé cette fonction consolatrice, la *Gioventù Femminile* mène une action acharnée contre le sentimentalisme et une œuvre pédagogique constante sur l'aspect nocturne et destructeur de l'amour-passion. « Qui conçoit l'amour comme un feu perpétuel, “brûler pour brûler”, est en dehors de la réalité », écrit Maria Sticco³⁶. Dans la formalisation des pulsions affectives que l'organisation demande aux militantes catholiques, il y aussi le but déclaré de replacer dans le cercle des mariables, celles qui sont enchaînées à des rêves de mariage vagues et lointains. « On dit à tort que le Romantisme est dépassé » écrit *Fiamma Viva* en 1922, « en même temps des jeunes femmes s'y adonnent encore en refusant de très bons partis afin de rester fidèles à un homme, qui traversa un jour leur vie, les regarda sans intentions sérieuses, puis les oublia alors qu'elles lui dressaient un autel dans leur âme »³⁷. La revue de la *Gioventù Femminile* propose fréquemment de petites nouvelles, très explicites, sur les cas de candidates à de très bons partis : leur devise « Attendre pour atteindre » est pédagogiquement inversée avec les stratèges de la rêverie (les armes émoussées par l'offensive immobile) qui passent, sans s'en rendre compte, au groupe des « demoiselles pour toujours ». La bataille contre l'hyper-sentimentalisme des militantes a un large rayon d'action. Elle condamne le goût décadent des intérieurs domestiques, l'immobilisation des souvenirs sentimentaux et les amitiés féminines trop intimes³⁸.

En 1930 commença le recrutement des « Giovani fasciste » (les jeunes fascistes), l'organisation destinée aux filles de dix-huit à vingt et un ans. Les inscrites sont au nombre de 398 000 en 1935. Quelques années plus tard, en 1938, la *Gioventù Femminile*, à l'occasion de son vingtième anniversaire, communique le chiffre de sa présence sur le territoire national : les 15 000 sections locales rassemblent environ 300 000 inscrites. En compétition numérique, le recrutement fasciste fixait à quatorze ans le passage des « petites Italiennes » aux « jeunes Italiennes », à dix-huit ans celui des « jeunes Italiennes » aux « jeunes fascistes » et à vingt-et-un ans, avec des rites spéciaux de passage, aux faisceaux féminins. Mais le prosélytisme et l'organisation des groupes féminins catholiques étaient imbattables vers les tout petits : les « angioletti » (angelots) étaient les nouveau-nés objets d'une attention toute particulière grâce à « l'apostolato della culla » (l'apostolat du berceau).

La Grande Guerre avait déjà perçu et nourri les différences profondes entre l'adolescence du passé et l'adolescence du présent. Victoria de Grazia a relevé que c'est justement pendant les années 1924, 1927 et 1928 qu'a été enregistré le nombre le plus élevé de suicides féminins de l'Italie contemporaine³⁹. Sans avoir sous les yeux les statistiques, Irene Brin, une des observatrices les plus attentives des mythes sociaux et littéraires de l'entre-deux-guerres, avait noté un changement anthropologique marqué par la disparition des héroïnes de l'après-guerre, anxieuses de jeunesse et de « modernité » : « ... les héroïnes de l'après-guerre disparaissent à l'improviste, elles s'étaient mariées, elles s'étaient tuées, ou, tout simplement, elles vieillissaient. Les survivantes se reconnaissent, encore aujourd'hui, par une particulière âpreté, par la façon qu'elles ont d'écraser avec colère leurs cigarettes dans le cendrier, par leurs soupirs de dégoût »⁴⁰. Dans les périodiques féminins s'estompe la prédilection des filles à se présenter sous des pseudonymes de fleurs, goût omniprésent à partir de la fin du XIXe siècle⁴¹. Dans l'identification atemporelle femme-nature (qui n'est pas complètement étrangère aux mythes et aux modèles sociaux), les variations allaient des plus ténus « Perce Neige », « Source bleue », aux plus explicites reflets fleuris des états d'âme : « Amandier impudent », ou « Mimosa orgueilleux ». Après 1923, le pseudonyme de *Giovinotta* peuple intensément le courrier des lectrices des périodiques féminins : traduit en italien avec ce titre, le roman de Victor Margueritte *La Garçonne* (1922) est le modèle de la modernité. Des noms de plume plus explicites comme « une rebelle » côtoient des persistances florales telles que « impatience » : ils semblent avoir perdu leur origine botanique et témoignent de la fougue et de la fureur de vivre des filles de l'après-guerre.

Bibliographie

« Cose Romane », *Civiltà Cattolica*, 1900, vol. IX, serie 17.

BACCINI Manfredo

1902, « Piccoli studi sociali. La signorina », *Cordelia*, 26 octobre 1902, n° 2.

BACCINI Ida

1900, *Il the delle cinque*, Milano, Agnelli.

BISI Albini

1922, *Le nostre fanciulle. Norme e consigli*, Milano, Vallardi.

BRIN Irene

1981 (1e édition 1944), *Usi e costumi. 1920-1940*, Palermo, Sellerio.

BUTTAFUOCO Annarita

1985, *Le Mariuccine. Storia di un'istituzione laica. L'Asilo Mariuccia*, Milano, Angeli.

DE AMICIS Edmondo

1901, *Il garofano rosso* dans *Ricordi di Infanzia e di Scuola*, Milano, Treves.

DE GIORGIO Michela

1979, « Metodi e tempi di un'educazione sentimentale. La Gioventù Femminile Cattolica Italiana negli anni Venti », *Nuova DWF*, n° 10-11.

1992, *Le italiane dall'Unità ad oggi*, Roma-Bari, Laterza.

DE GRAZIA Victoria

1993, *Le donne nel regime fascista*, Venezia, Marsilio (édition orig. *How Fascism Ruled Women. Italy 1922-1945*, University of California Press 1992).

FRANCHINI Silvia

1993, *Elites ed educazione femminile nell'Italia dell'Ottocento. L'Istituto della SS. Annuziata di Firenze*, Firenze, Olschki.

GOODY Jack

1993, *La Culture des fleurs*, Paris, Seuil.

GUIDI Laura

1991, *L'onore in pericolo. Carità e reclusione femminile nell'Ottocento napoletano*, Napoli, Liguori.

LIVI-BACCI Massimo

1980, *Donna, fecondità e figli*, Bologna, il Mulino.

MARCHESA Colombi

1877, *La gente per bene : leggi di convenienza sociale*, Torino, « Ufficio del Giornale delle Donne ».

MARRO Antonio

1902, *La Puberté chez l'homme et chez la femme, étudiée dans ses rapports avec l'anthropologie, la psychiatrie, la pédagogie et la sociologie*, Paris, Schleicher.

MODIGLIANI FLASCHEL Olga

1925, « Anime Moderne », *Almanacco della donna italiana 1925*, Firenze, Bemporad.

MICHELS Roberto

1912, *I limiti della morale sessuale*, Milano-Roma, Bocca.

NEERA

1975 (1^e édition 1919), *Una giovinezza del XIX secolo*, Milano, La Tartaruga.

1977 (1^e édition 1904), *Le idee di una donna*, Firenze, Vallecchi.

PAGLIANI Luigi

1913 (1^{ère} édition 1879), *Lo sviluppo medio per età, condizione sociale ed etnica*, Biella, Stabilimento Tipografico Testa.

PARAVICINI BAGLIANI Agostino

1994, *Il corpo del Papa*, Torino, Einaudi.

PINNELLI Antonella, MANCINI Paola

1991, « Un indicatore « forte » dell'ineguaglianza fra i sessi: le differenze di mortalità nell'infanzia », *Memoria*, 32.

« Problemi di vita femminile. Quello che insegna il nostro concorso » 1926, *Fiamma Viva*, octobre, n° 10, pp. 694-697.

SANTINI Antonio

1972, « La nuzialità delle coorti femminili italiane 1900-1941 », *Società Italiana di Statistica*, XXVII Riunione Scientifica, Palermo 29-31 maggio, Estratto dal II Volume degli Atti, pp. 705-721.

STAROBINSKY Jean

1981, « Sur la chlorose », *Romantisme*, n° 31.

STICCO Maria

1939 (1e édition 1928), *Il dovere e il sogno*, Milano, Vita e Pensiero.

TERRUZZI Regina

1938, *Infanzia dell'Ottocento. Ricordi autobiografici*, Firenze, Sansoni.

Notes

1 N.d.T. : Nous avons adopté dans notre traduction le réseau sémantique suivant : signorina : demoiselle / ragazza : fille / ragazzina : petite fille / ragazza italiana : jeune Italienne / figlia : fille / giovanetta : jeune fille / bambina : fillette / fanciulla : jeune femme / donzella : jouvencelle.

2 La *Civiltà Cattolica* 1900 : 106.

3 Paravicini Bagliani 1994 : 18-19.

4 De Giorgio 1992: 39-48.

5 Pinnelli, Mancini 1991.

6 De Giorgio 1988 : 269-270.

7 Franchini 1993 : 196-197.

8 Pagliani 1913: 21-25.

9 Terruzzi 1938 : 177.

10 Marchesa Colombi 1877 : 78.

11 Michels 1912 : 235-236.

12 Baccini 1900 : 4.

13 De Amicis 1901 : 354.

14 Baccini 1902 : 13-15.

15 Marro 1902 : 64.

16 Guidi : 1991.

17 Buttafuoco : 1985.

18 Marro 1902 : 86-90. Starobinsky 1981 : 113-130.

19 De Giorgio 1992: 169-174.

20 Neera 1975 : 55.

21 De Giorgio 1992 : 89-96.

22 Neera 1977.

23 Marro 1902 : 361-362.

24 Bisi Albini 1922 : 138-139.

25 Santini 1972 ; Livi-Bacci 1980.

26 De Giorgio 1992 : 347.

27 De Giorgio 1992 : 347.

28 Modigliani Flaschel 1925 : 81.

29 De Grazia 1993 : 167-168.

30 De Giorgio 1992 : 47-48.

31 De Giorgio 1979 : 132-133.

32 Fiamma Viva 1926 : 694-697.

33 De Giorgio 1992 : 103-107.

34 Sticco 1939 : 54.

35 Sticco 1939 : 117.

36 Sticco 1939 : 125.

37 De Giorgio 1979.

38 De Giorgio : 126-133.

39 De Grazia : 319.

40 Brin : 110-111; sur Irene Brin, cf. Maurizia Boscagli, « The Power of Style : Fashion and Self-Fashioning in Irene Brin's Journalistic Writing », dans *Mothers of Invention. Women, Italian Fascism and Culture*, dir. Robin Pickerig Iazzi, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, pp. 121-136.

41 Goody : 279-280.

Pour citer cet article

Référence électronique

Michela DE GIORGIO, « Grandir entre deux siècles : mythes et réalité de la jeunesse féminine italienne de la fin du XIXe siècle à l'entre-deux-guerres », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index435.html>

À propos de l'auteur

Michela DE GIORGIO

Michela DE GIORGIO. Docteur en histoire. Elle est l'une des fondatrices de la revue italienne d'histoire des femmes Memoria. Ses recherches portent plus particulièrement sur l'histoire des femmes en Italie (XIXe-XXe siècle). Elle a publié sur ce sujet de nombreux articles, ainsi que *Le italiane dall'Unità a oggi* (Laterza, 1992) et a dirigé, en collaboration avec Christiane Klapisch-Zuber, *La storia del matrimonio* (Laterza, 1996). Elle a en outre participé au tome 4 de *l'Histoire des femmes en Occident*, dirigé par Michelle Perrot et Geneviève Fraisse et paru en 1991 chez Plon.

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Résumé / Abstract

C'est au tournant du XIX^e siècle que les représentations de la jeunesse féminine italienne commencent à se croiser autour de nouveaux concepts et de nouvelles disciplines. Cet article décrit l'émergence des multiples visages de la « nouvelle jeune fille » italienne à partir des codes d'appellation et d'une plus grande mobilité dans l'appartenance aux classes d'âge juvéniles. C'est la convergence de plusieurs éléments de transformation socio-culturelle qui, dans les années 1920, est à l'origine de la naissance de la « Jeunesse féminine catholique » italienne, que l'auteur examine comme lieu emblématique, entre traditions et innovations, des modèles et des normes de la formation des *signorine* italiennes.

At the turn of the XIXth century, representations of Italian female youth became a crossing-plan of many social and cultural discourses. This article describes the emerging of a multiplicity of images of « the young italian woman », beginning with the codes of nomination, continuing with a greater mobility in their appearance and their belonging to the different age-groups, various elements of socio-cultural transformation. The years 1920's saw the birth of the Italian female catholic youth, which the author analyzes as an emblematic social space, where tradition and innovation meet and confront each other, for the formation of norms and role-models of the italian *signorina*.

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle